



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1669

Date de sortie : le 24 octobre 2018

Nationalité : Pologne – Grande-Bretagne

Durée du film : 1 h 27

Du 7 au 13 novembre 2018

Distributeur : Diaphana distribution

COLD WAR de Pawel Pawlikowski



Pendant la guerre froide, entre la Pologne stalinienne et le Paris bohème des années 1950, un musicien épris de liberté et une jeune chanteuse passionnée vivent un amour impossible dans une époque impossible.

Prix de la mise en scène : Festival de Cannes 2018

WIKTOR ET ZULA

Le film est dédié aux parents du réalisateur qui a donné leurs prénoms aux protagonistes.

Ses parents sont morts en 1989, juste avant la chute du mur de Berlin. Ils ont passé quarante ans ensemble, se séparant plusieurs fois pour mieux se retrouver, se cherchant tout en se punissant, des deux côtés du rideau de fer. Comme l'explique le réalisateur : « Mes parents étaient des personnes très fortes et merveilleuses, mais en couple, c'était une catastrophe absolue ».

Et même si les personnages du film sont différents des vrais, le réalisateur a cherché pendant dix ans comment raconter l'histoire de ses parents. Comment restituer tous leurs chassés-croisés ? Comment raconter leur histoire sur une si longue période ?

« Leur vie n'avait rien de véritablement dramatique. Et même si nous étions très proches (je suis enfant unique), plus je pensais à eux après leur disparition, moins je les comprenais ». Malgré ces difficultés, Pawel Pawlikowski a persévéré et tenté de percer le mystère de leur relation. « À mon âge, j'ai vécu et expérimenté pas mal de choses, mais l'histoire de mes parents dépasse de loin tout ce que j'ai pu observer. Ils sont incontestablement les personnages dramatiques les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés ».

En écrivant le scénario, le réalisateur a constaté qu'il ne pouvait pas en faire l'histoire de ses parents. Leurs traits de caractère sont devenus alors plus généralisés : « Incompatibilité de tempérament, impossibilité de vivre ensemble malgré un désir fou d'y arriver, souffrance de la séparation, difficulté de vivre en exil, appartenance à des cultures différentes, difficulté de la vie sous un régime totalitariste, difficulté de se comporter correctement malgré la tentation de se rebeller ». Au final, comme le dit le

réalisateur : « l'histoire du film est largement inspirée par l'amour compliqué et perturbé » de ses parents.

Pawel Pawlikowski a imaginé un autre passé pour Wiktor et Zula.

La mère du réalisateur était issue d'une famille de la haute bourgeoisie, qu'elle a fuie à 17 ans pour intégrer une troupe de danseurs classiques. Zula, elle, est issue d'une famille modeste d'une ville de province assez morne. Elle prétend qu'elle vient de la campagne pour entrer dans un ensemble folklorique de chants et de danses, imaginant ainsi sortir de la misère. Elle aurait fait de la prison après avoir assassiné son père violent et pervers. Comme elle le dit à Wiktor : « Il m'a prise pour ma mère, alors j'ai pris un couteau et je lui ai montré la différence ».

Elle sait chanter et danser, elle est audacieuse, charmeuse et chanceuse. Une fois devenue la star de l'ensemble, elle se rend compte qu'elle est allée aussi loin qu'elle le pouvait. Comme l'explique le réalisateur : « Pour Zula, le communisme n'est pas un problème, elle s'en accommode très bien. Elle n'a aucune envie de fuir à l'Ouest ».

Wiktor vient d'un monde beaucoup plus raffiné et instruit. C'est un musicien très talentueux. Il est calme et posé, issu de l'intelligentsia citadine, il a été élevé dans un milieu ouvert à la culture. Il a besoin de l'énergie de Zula. Le réalisateur imagine même (sans le dire explicitement dans le film) que Wiktor aurait étudié la musique à Paris avant la guerre, auprès de Nadia Boulanger, célèbre pianiste et compositrice française. Ensuite, pendant l'occupation allemande, il aurait gagné sa vie en jouant du piano illégalement dans des cafés de Varsovie (comme les compositeurs polonais Lutoslawski et Panufnik). Mais ses talents de pianiste ne lui ont pas permis de devenir un grand compositeur classique. Et de toute façon, il est passionné par le jazz.

C'est dans la musique que se trouvent les clés de son passé. Dans une scène du film, il joue un morceau au piano pour que Zula l'accompagne en chantant. Il choisit « I Loves You Porgy » de l'opéra de George Gershwin Porgy and Bess. Ceux qui connaissent comprendront clairement le message : Wiktor est allé à l'Ouest.

Le réalisateur explique : « Après la guerre, avec l'émergence du régime stalinien en Pologne, Wiktor ne sait que faire de lui-même.

Le jazz a été interdit par le régime, tout comme la musique classique moderne « formaliste » Wiktor n'a jamais été très inspiré par la musique folklorique polonaise, mais lorsqu'il rencontre Irina et son projet musical d'ensemble, il se laisse

tenter par l'aventure, voyant là une chance pour lui de rebondir. Mais très vite, il voudra fuir à nouveau. Le régime en place cherche à se servir de l'ensemble à des fins politiques et la Sécurité d'Etat l'espionne. Il sera d'autant plus déterminé lorsqu'Irina – avec qui il a eu une brève liaison – sera renvoyée parce qu'elle refuse de se conformer aux règles du régime en place. Il sait qu'il ne trouvera jamais la liberté (musicale ou autre) dans la Pologne du Peuple, qu'il sera toujours considéré comme suspect et que les compromis qu'il devra faire pour survivre finiront par avoir raison de lui. Fuir à l'Ouest est la seule solution ».

(Extrait du dossier de presse)

Les mises en scène de Pawel Pawlikowski sont toutes belles et graves, elliptiques (ne rien révéler sinon l'indispensable) et intenses sous leur apparente distance. Les femmes en sont toujours l'âme : les deux ados de *My summer of love* (2004), la nonne juive et sa tante, ex-juge féroce dans *Ida*. Et même Kristin Scott Thomas dans *La Femme du Ve*, sorte de déesse implacable assurant l'immortalité de l'artiste en échange de son corps et de son âme. De Joanna Kulig, il fait un personnage inouï qui, dès le départ, provoque, suscite le rejet : n'a-t-elle pas presque tué son père dans un accès de colère ? « *C'est parce qu'il n'avait que trop tendance à me confondre avec sa femme* », se justifie-t-elle... Tout au long des ans et des rencontres avec Wiktor, c'est elle qui incarne la révolte. La colère. Puis la lassitude devant un monde peuplé d'hypocrites et de lâches. Devant une société envoyant dans des camps tous les gêneurs qu'elle fait passer pour des « sociaux- traîtres ». A commencer par les artistes, qui le sont toujours, par définition.

C'est évidemment ce passé douloureux bien connu de ses parents (le film leur est dédié) que recrée Pawel Pawlikowski, sous le masque d'un mélo à l'ancienne. Et l'on s'émeut, et l'on frissonne devant le sort de ces pauvres amants qui vont droit vers un destin qu'ils connaissent, acceptent et désirent. **(Pierre Murat – Télérama)**



Pourquoi aimer *Cold War* ? Grâce à ses acteurs, et notamment Joanna Kulig, déjà vue dans *Ida*, qui ici fait littéralement voler en éclat le cinéma trop vissé de son metteur en scène. Dans le rôle de Zula, elle est superbe, elle est belle et convulsive, capable d'un seul regard de suspendre le temps.

Pawlikowski, comme à son habitude, tourne en noir et blanc, impose des plans noirs de quelques secondes à la fin de chaque séquence, ou époque. C'est bien inutile, comme dans *Ida*. Mais malgré ses petites manies, le film retrace, avec sobriété et des moyens considérables (le film regorge de scènes musicales et de danse exultantes), un amour fou qui ne peut supporter le monde tel qu'il est. Le dernier plan est déchirant. **(Jean-Baptiste Morain – Les Inrocks)**

Projeté en sélection officielle à Cannes, *Cold War* a rencontré un joli succès public et critique. Le film de Pawel Pawlikowski a été récompensé du prix de la meilleure mise en scène.

Absent de la sélection officielle du Festival de Cannes depuis 1990 (si l'on met à part *Le Pianiste*, de Roman Polanski, une coproduction internationale), le cinéma polonais a fait son grand retour sur la Croisette avec *Cold War* ("Guerre froide"), de Pawel Pawlikowski, le réalisateur oscarisé d'*Ida*. Tourné en noir et blanc, son long-métrage est un pur enchantement, tout en ellipses et en épure. Il nous emmène sur les traces d'un couple d'amants vénéreux, Zula (Joanna Kulig) et Viktor (Tomasz Kot). Ces deux-là ne peuvent vivre l'un sans l'autre, mais dépérissent dès qu'ils sont ensemble, que ce soit dans la Pologne communiste ou dans le Paris jazzy de Saint-Germain-des-Prés. **(Romain SU – Courrier International)**

"C'est la première fois depuis longtemps qu'un film polonais est ainsi primé ici à Cannes, donc c'est une bonne nouvelle pour notre vieux pays. Et les bonnes nouvelles sont rares", a lancé le réalisateur en recevant son prix, décerné par le jury présidé par l'actrice australienne Cate Blanchett.

Cette même semaine (mois du documentaire) :

- . **Le procès contre Mandela et les autres**, de Nicolas Champeaux et Gilles Porte
- . **Chris the swiss**, de Anja Kofmel

Du 14 au 20 novembre

- . **Amin**, de Philippe Faucon
 - . **Mon cher enfant**, de Mohamed Ben Attia
 - . **L'Île aux chiens**, de Wes Anderson, le 17 novembre (Ciné-ma différence)
 - . **Après l'ombre**, de Stéphane Mercurio
- Soirée spéciale **le 19 novembre**